



Corela

Cognition, représentation, langage

HS-31 | 2020
Métalinguistiques.

Que cachent les « termes barbares » de la crise financière internationale ?

Hétérogénéités méta-énonciatives à l'œuvre dans des discours sur des faits économiques et financiers

Pascale Janot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/corela/11116>

DOI : [10.4000/corela.11116](https://doi.org/10.4000/corela.11116)

ISSN : 1638-573X

Éditeur

Cercle linguistique du Centre et de l'Ouest - CerLICO

Référence électronique

Pascale Janot, « Que cachent les « termes barbares » de la crise financière internationale ? », *Corela* [En ligne], HS-31 | 2020, mis en ligne le 05 juin 2020, consulté le 03 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/corela/11116> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/corela.11116>

Ce document a été généré automatiquement le 3 juillet 2020.



Corela – cognition, représentation, langage est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Que cachent les « termes barbares » de la crise financière internationale ?

Hétérogénéités méta-énonciatives à l'œuvre dans des discours sur des faits économiques et financiers

Pascale Janot

La mathématique est, avec le jargon, la ruse mimétique qui dissimule le cancer économique dans le corps social.

Introduction

- 1 L'économie, comme toutes les disciplines disposant d'une architecture serrée et d'une terminologie très spécialisée, est souvent au centre de débats touchant à son « hypertechnicité » et, par là, à son degré d'incompréhensibilité. C'est ainsi qu'il se dégage du discours économique ou, plus précisément, du discours *sur* l'économie¹, et de l'activité *méta* qui s'y déploie, une relation affichée pour le moins singulière entre locuteurs et terminologie. Les économistes sont par exemple les premiers à pointer du doigt, de manière plus ou moins critique, l'opacité de leur langage. Rappelons J. K. Galbraith reconnaissant que « beaucoup sont rebutés par la terminologie. Nous autres, économistes, nous nous protégeons du monde extérieur en adoptant un langage qui nous est propre » (in Mortureux (1982: 59)) ; ou, B. Maris, haranguant ses pairs : « On a envie de comprendre [...]. Comprendre pourquoi vous terrorisez autrui de votre langage abscons – “Abscons comme un discours d'économiste”, disait-on déjà au temps de Louis XV et des physiocrates... “L'économie ? Je n'y comprends rien !” Trouvez un seul citoyen qui prétende le contraire ! » (Maris 2003: 13). Les économistes auraient donc tendance à se retrancher derrière ce que R. Guesnerie, lui-même économiste, appelle la « barrière du langage », barrière qui n'a cessé de s'élever au cours des dernières décennies du fait d'une évolution du domaine vers une extrême

« mathématisation » (2001: 1057) et un recours toujours plus systématique à la terminologie anglo-saxonne². Cela traduirait une attitude encline à la dissimulation – à la manipulation ? (Krieg-Planque 2012: 69) – et compromettrait l’intelligibilité de la discipline pour les « êtres ordinaires » (Chauvier 2009)³.

- 2 Pourtant, la vague déferlante de la crise financière internationale de 2008⁴ – avec, d’une part, la pression d’une opinion publique désireuse d’« y comprendre » quelque chose⁵ et, d’autre part, celle des médias forcés de répondre à cette demande d’intelligibilité – a quelque peu ébranlé la tour d’ivoire où le monde de l’économie, et de la finance, se cachait, le poussant, malgré lui⁶, à en sortir. Car, venue d’Outre-Atlantique et ayant charrié de nombreux et nouveaux termes anglais, la crise a, dans un premier temps, obligé celles et ceux qui ont relaté l’événement au quotidien à redoubler d’efforts pour expliquer ces « mots venus d’ailleurs »⁷ (Authier-Revuz 1995: 236) qui se sont trouvés propulsés, avec le monde d’où ils provenaient, sur le devant de la scène médiatique.
- 3 C’est précisément sur des dispositifs d’explication⁸ construits autour de la terminologie, qui ont constitué, dans le « discours en train de se faire » (Authier-Revuz 1995), autant de points de rencontre entre des énonciateurs (des journalistes-vulgarisateurs) et les mots « de l’autre » (les spécialistes), que nous entendons nous pencher ici. Car si, à l’instar des économistes, les journalistes ont régulièrement l’habitude de pointer l’opacité de la terminologie économique, l’affublant de toute sorte de noms allant de « jargon »⁹ à « charabia », en passant par « sabir »¹⁰, avec l’arrivée des « mots de la crise »¹¹, dans la presse notamment, cette relation singulière s’est affichée par le biais de commentaires métalinguistiques du type « derrière ce terme obscur/abscons se cache... », « derrière ce nom barbare se cache... », « ce sigle barbare désigne... », où les épithètes « abscons », « obscur » et « barbare », entrant dans la portée de mots métalinguistiques (*terme, mot, nom, etc.*, désormais MM), viennent explicitement pointer l’opacité de termes liés, de près ou de loin, à la crise. Or, si les deux premiers évoquent clairement le côté incompréhensible, voire mystérieux, d’un terme désigné, il nous a paru que « barbare », de loin le plus couramment utilisé, véhiculait au niveau sémantique quelque chose en plus. La présente contribution entend donc interroger ces formes relevant de la modalisation autonymique où l’épithète « barbare » est amené à fonctionner avec un mot métalinguistique, en tant qu’elles constituent autant de points d’hétérogénéités méta-énonciatives où le journaliste-vulgarisateur est aux prises avec les termes du discours des spécialistes, altérités exhibées à leur degré de plus extrême d’étrangeté derrière lesquelles l’autre se cache.
- 4 Dans la première partie, nous présenterons le corpus ainsi que le cadre énonciatif à l’intérieur duquel les formes analysées sont amenées à fonctionner (I. 1), en nous basant, entre autres, sur les travaux de J. Authier (1982) concernant les discours de vulgarisation scientifique ; à partir de Authier-Revuz (1995), nous observerons ensuite la structure du composant de commentaires méta-énonciatifs « MM *barbare* », qui relève de la modalisation autonymique, et nous tenterons de mettre au jour, d’une part, la nature des mots métalinguistiques fonctionnant avec l’épithète *barbare*, d’autre part, la mémoire discursive de ce dernier (I. 2) ; en (I. 3), nous présenterons les outils qui permettront d’analyser la dynamique discursive sous-tendant les séquences dans lesquelles « MM *barbare* » est à l’œuvre, en reprenant les mouvements discursifs centripète (Y-X) et centrifuge (X-Y) mis au point par J. Authier-Revuz (1995, 2003) dans le cadre des traitements sémantiques des terminologies.

- 5 Les parties II et III seront consacrées à l'analyse des séquences. Nous tenterons de dégager les stratégies discursives par le biais desquelles le journaliste-vulgarisateur se montre en train d'expliquer les termes des spécialistes, et nous nous demanderons, en recourant notamment aux réflexions d'A. Krieg-Planque (2012), quel type de relation est instauré, sur le mode de la représentation méta-énonciative, par le biais du « MM *barbare* », avec la terminologie du discours de l'autre, *i.e.* des économistes.

I. Ces « termes barbares » venus d'ailleurs

1. De *subprime* à *Tartam* : constitution du corpus et cadre énonciatif

- 6 Le corpus analysé ici, récolté grâce à la base de données Factiva¹² et à partir des épithètes « barbare », « obscur » et « abscons » combinés avec les mots métalinguistiques « mot », « terme », « sigle », « expression », « formule » et « intitulé », est constitué de 53 séquences – dont 48 contenant « barbare », 2 contenant « abscons » et 1 contenant « obscur »¹³ – extraites de la presse française écrite en ligne – du mensuel et du quotidien spécialisés *L'Expansion (Expa)* et *Les Echos (Echos)*, des rubriques économiques et financières des quotidiens *Libération (Libé)*, *Le Monde (LM)* et *Le Figaro (Fig)*, ainsi que des hebdomadaires *L'Express (Expr)* et *Le Nouvel Observateur (Obs)*. Il couvre une période allant du début de la crise (01/07/07) au 31/07/13.
- 7 Dans leur ensemble, les séquences retenues ont permis de faire émerger les terminologies que la crise a pu faire circuler et qui ont suscité les commentaires des journalistes : depuis *subprime*, « déclencheur » de la crise, devenu « mot-événement » (Moirand 2007: 56-58), en passant par des termes arrivés dans son sillage référant aux causes et aux effets immédiats de la crise, comme *crédit crunch*, *LBO*, jusqu'à ceux renvoyant aux mesures mises en place par les Etats pour y réagir et la combattre (*quantitative easing*, *Tartam*). Cela constitue donc, sur l'axe temporel 2007-2013, une palette terminologique assez large et, d'un point de vue morphologique, un ensemble hétérogène de formes lexicales.
- 8 Les termes anglo-saxons, de loin les plus nombreux, correspondent à des lexies simples et complexes (comme par exemple *subprime*, *credit crunch*, *quantitative easing*), à des sigles et acronymes (*LBO*, *Libor*) ou à des troncations (*Bank Jog*). Les termes français correspondent quant à eux essentiellement à des lexies complexes (comme *asymétrie d'information* ; *privilège du Trésor* ; *rabotage des niches* ; *patrimoine affecté* ; *convergence tarifaire*), à des sigles et acronymes (*RGPP* ; *PPRT* ; *Tartam*), auxquels s'ajoutent des notations (*AA1*), des taux (*OAT TEC 10*) et des codes (*2002/91/EC*).
- 9 Le très haut degré de technicité et d'altérité de cette terminologie appartenant pour une grande part au monde de la finance – jusqu'alors inconnu du grand public – et étant, de surcroît, le plus souvent, d'origine anglo-saxonne, a mis à dure épreuve les capacités de reformulation des journalistes-vulgarisateurs économiques¹⁴, au moment où, sous la poussée de l'événement, il a fallu sortir les termes, « traces » d'un discours « ayant été tenu avant et ailleurs », et les réalités qu'ils recouvrent, de leur sphère spécialisée vers celle d'un lecteur qui, lui, « évolue dans une autre sphère discursive avec ses mots courants » (Reboul-Touré 2004: 197).

- 10 Dans les discours analysés, ce processus de sortie, orchestré par le journaliste, relève donc de la « double mise en scène » si particulière des discours de vulgarisation scientifique :

« Un discours a été tenu qui est l'objet de *notre* discours », telle est l'assertion sans cesse à l'œuvre dans nos textes. La double structure énonciative, constitutive de toute reformulation sur le mode du discours rapporté, revêt ici, aux deux niveaux D1 et D2, un caractère fortement explicite. Là où le discours scientifique donné pour source de la V.S. [vulgarisation scientifique] efface les conditions de son énonciation, la reformulation qui en est proposée par la V.S. réalise une double mise en scène : D2 montre l'énonciation du D1 qu'il entend rapporter et se montre lui-même dans son activité de rapport. (Authier 1982: 38)

- 11 C'est dans ce cadre énonciatif, ici à l'œuvre dans le discours de presse et non plus dans le discours scientifique, que le terme de l'autre et son opacité sont pointés comme objets du discours « en train de se faire », par le biais d'un mot métalinguistique – MM – suivi de l'épithète *barbare*, pointage s'accompagnant d'un dispositif d'élucidation relevant de stratégies diverses. C'est en ce lieu que l'énonciateur donne à voir son rapport (combat ?) singulier avec la terminologie.

2. « MM + *barbare* », un composant de commentaires méta-énonciatifs

- 12 Prenons deux exemples :

(1) Il y a deux mois jour pour jour, le 9 août, la haute finance internationale a compris qu'elle ne sortirait ni indemne ni de sitôt, de la crise déclenchée aux États-Unis par les défaillances enregistrées sur les subprime. Ce mot barbare désigne les crédits hypothécaires accordés outre-Atlantique à des ménages peu solvables et cédés à des investisseurs qui en supportent le risque. (Fig, 09/10/07)

(2) Plus prosaïques, les économistes habillent l'inévitable opacité des affaires d'une formule barbare : l'asymétrie d'information. (Expa, 05/06/13)

- 13 Dans ces séquences, nous avons bien ce qui relève de la « réflexivité autonymique » : le terme « s'impose comme objet, propulsé sur le devant de la scène comme “personnage” auquel le dire fait référence » (Authier-Revuz 2003: 71). La présence, sur la chaîne discursive, du syntagme nominal constitué d'un mot métalinguistique, *mot* en (1) et *formule* en (2), et de l'adjectif qualificatif *barbare*, venant explicitement pointer le terme, produit « au niveau de l'énonciation, un dédoublement – celui d'un dire qui, parlant du fait [...], se double d'une représentation de ce dire dans laquelle il est parlé du mot [un commentaire métalinguistique] », qui correspond donc à une forme de modalisation autonymique, *i.e.* une « mise en œuvre du statut autonome dans le cadre tout à fait particulier d'une autoreprésentation de l'énonciation en train de se faire » (Authier-Revuz 2003: 71).
- 14 L'énonciateur parle d'un terme économique (*subprime*, *asymétrie d'information*) en le rapportant à une catégorie lexicale par le biais d'un MM suivi de *barbare*, par lequel il parle de son rapport au terme pointé. Sur l'ensemble du corpus, ce « marqueur autonymique » répondant au schéma « MM *barbare* », présente un éventail assez large de mots métalinguistiques susceptibles de se combiner avec *barbare*¹⁵ et permettant à l'énonciateur d'identifier et d'ancrer le terme pointé, à des degrés divers, dans le discours spécialisé d'où il est issu :

Nom
sigle / terme

expression
 mot + barbare
 appellation
 formule
 intitulé

- 15 Comme nous pouvons le voir, le paradigme traduit une densité variable au niveau de la perception que l'énonciateur, aux prises avec le terme de l'autre qu'il qualifie de « barbare », se fait de l'appartenance de celui-ci à une catégorie linguistique, dans laquelle il le range. Ainsi, « nom » et « appellation » pointent explicitement la manière dont une chose est nommée et renvoient donc à la dénomination ; « sigle » et « terme » dénotent une conscience terminologique majeure en ce sens que l'énonciateur identifie précisément la nature de la forme lexicale ; « expression » et « mot » rendent compte, d'une façon assez vague, de la catégorie linguistique à laquelle appartient, selon l'énonciateur, le mot pointé ; « formule » et « intitulé » relèvent, comme nous le verrons, de choix plus personnels liés au contexte.
- 16 Quant à l'adjectif « barbare », il renvoie aisément à « barbarisme », par lequel on désigne une forme linguistique « qui choque, qui est contraire aux règles, au goût, à l'usage », qui est donc « grossière, rude », voire « incorrecte » (*Petit Robert* 2015: 220). Néanmoins, ce qu'il recouvre est indissociable de ce que recouvre le nom « barbare », de la « mémoire discursive » (Courtine 1981 ; Moirand 2007) de cette forme qui lui est homonyme. Dans la Grèce ancienne, comme le dit B. Cassin, les « barbares » sont « ceux qui ne parlent pas grec [...] bla bla bla, on ne les comprend pas, peut-être ne parlent-ils pas vraiment – ce ne sont pas des hommes « comme nous » (Cassin 2016: 12). « Barbare » c'est ce « [b]la bla bla, *balbus* (« bégue »), Babel, babil. On l'entend : c'est une onomatopée pour désigner la confusion d'une langue qu'on ne comprend pas. Un barbare est quelqu'un dont on n'est pas vraiment sûr qu'il parle » (*ibid.*: 35). Le « barbare » est donc l'étranger parlant une langue incompréhensible et qui, par conséquent, ne parle pas. Dépourvu de *logos*, le « barbare » se détermine en tant qu'altérité menaçante, qu'il faut rejeter et/ou dont il faut se protéger. Dans la civilisation occidentale, comme l'a montré C. Lévi-Strauss, le terme de « sauvage » a d'ailleurs été utilisé dans le même sens que « barbare » supposant que ce dernier [...] se réf[érait] étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain ; et sauvage, qui veut dire « de la forêt », évoque aussi un genre de vie animal, par opposition à la culture humaine. Dans les deux cas, on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit. (1961: 19-20)
- 17 D'altérité totale – P. Zaoui (2015) dit que, pendant toute l'Antiquité, « barbare » est le « mot de l'amalgame par excellence » en tant qu'il est employé pour désigner « des peuples entiers confondus dans la même négation » –, à altérité menaçante et par essence dangereuse qui tient le « monde civilisé » en état de siège. À la fin de l'Empire romain, le « barbare » est l'envahisseur ; du milieu du Moyen Age et jusqu'à la fin du XIXe siècle son sens se restreint au mécréant, c'est-à-dire au non-catholique, au Sarrasin, finissant par désigner les pirates musulmans (« barbaresques ») (*idem*). Aujourd'hui, le « barbare » est fondamentalement celui qui menace, par ses instincts violents, la sécurité et la tranquillité des sociétés démocratiques contemporaines, le terroriste islamiste, par exemple (*idem*).

- 18 Dès lors qu'un mot métalinguistique entre dans la portée de l'adjectif « barbare », d'autant plus si ce mot pointe un terme d'origine étrangère appartenant à une sphère discursive autre (celle des économistes et des financiers), selon la nature du mot métalinguistique choisi, c'est toute la mémoire discursive de « barbare » qui est sciemment mobilisée par l'énonciateur et qui, plus qu'« obscur » et « abscons », est susceptible d'activer un imaginaire dans l'esprit du public.

3. Mouvements centripète et centrifuge : Y-X et X-Y

- 19 Nous analyserons à présent la dynamique discursive qui sous-tend les séquences à l'intérieur desquelles « MM *barbare* » est amené à fonctionner et utiliserons le cadre proposé par Authier-Revuz (1995: 374) sur le traitement sémantique des terminologies dans les discours de vulgarisation. Celui-ci se produit à l'intérieur de deux « modes d'émergence du mot d'ailleurs », (a) et (b), typiques des discours de vulgarisation :

[...] soit (a), Y, où la manière de dire étrangère, apparaît à la place, au sens de remplace X, sur la chaîne [...] soit (b), X-Y ou Y-X, où la manière de dire étrangère apparaît à la place de X, au sens où elle apparaît à la même place au sens syntaxique – dédoublée – que X, dans une des multiples formes de « couplages » de deux manières de dire. (*ibid.*: 311)

- 20 Dans le corpus, le terme – le Y de l'autre – est toujours reformulé en fonction de son degré de technicité et c'est par conséquent le mouvement de type (b) qui prévaut, avec ses deux mouvements opposés qui traduisent un rapport différent du discours de l'un (l'énonciateur) au discours de l'autre (les économistes). Des deux agencements, c'est Y-X qui prédomine. Dans la séquence suivante :

(3) Le symbole est passé inaperçu, sauf des professionnels du marché de la dette : l'OAT TEC 10 a franchi, jeudi 17 novembre, le seuil des 4%. Ce sigle barbare désigne le taux auquel l'Etat français emprunte pour équilibrer ses finances. (*Expr*, 23/11/11)

- 21 le terme est mis en avant, c'est-à-dire qu'il est placé d'entrée de jeu, sur le devant de la chaîne discursive, et se dédouble en une formulation plus courante renvoyant à la chose, donnant lieu à un mouvement « centripète » où l'énonciateur « se situe d'emblée dans l'ailleurs des mots de l'autre, ailleurs dont il “revient” ensuite, ramenant à soi son discours par une traduction appropriée. » (Authier-Revuz 1995: 313).

- 22 Le mouvement inverse répond à l'agencement X-Y, où le mouvement est « centrifuge » (Authier-Revuz 1995: 313) et où l'énonciateur utilise ses mots et y ajoute « l'information que constitue la manière de dire de l'autre ». Comme dans l'exemple suivant :

(4) Avec l'amélioration lente, mais régulière, des indicateurs de l'économie aux Etats-Unis – emploi, immobilier, consommation... – le temps est-il venu, pour la Réserve fédérale (Fed, banque centrale américaine) de mettre fin à son injection systématique de liquidités (85 milliards de dollars par mois actuellement) pour aider la reprise à s'affermir ? [...] Mais à l'issue de sa réunion ordinaire des mardi et mercredi 21 et 22 mai, son président, Ben Bernanke, a indiqué que cette politique serait maintenue. Portant le nom barbare d'"assouplissement quantitatif" ("quantitative easing"), celle-ci a été mise en œuvre quelques mois après l'accession de Barack Obama à la présidence. (*LM*, 23/05/13)

- 23 où Y, *quantitative easing*, terme anglais, est précédé d'un Y', terme équivalent en français, « assouplissement quantitatif » et, en amont, d'un X correspondant à une information sur la chose (« injonction systématique de liquidité ») avec en apposition entre parenthèses une précision de quantité. Pour Authier-Revuz, l'agencement X-Y

caractérise les textes pédagogiques « assurant, pédagogiquement, le passage aux mots “de l’extérieur” appropriés à une chose, par une information préalable sur cette chose, donnée en mots “de l’intérieur” ». Quant à l’agencement Y-X, c’est celui du pittoresque informatif.

- 24 C’est dans ces aménagements sous la forme d’un couplage de Y avec sa traduction en termes estimés par le « traducteur » appropriés au discours, que s’articule le passage entre le familier et l’étranger. Nous allons voir à présent comment s’y insère « MM *barbare* » et comment, en produisant un « arrêt-sur-mot » (Authier-Revuz 2003: 89) signalant explicitement que l’autre manière de dire est évaluée à son degré d’étrangeté le plus élevé, c’est bien « MM *barbare* » qui marque le passage entre l’étranger et le familier. À travers « MM *barbare* », c’est « le statut que donne le discours à la manière de dire étrangère qu’il utilise », qui est en effet révélé :

[...] celle d’un vêtement d’emprunt – vêtement joli, laid, très exotique, c’est-à-dire très « dépareillé », ou tout voisin, c’est-à-dire très « assorti » – qu’il importe à un discours de différencier des « modes » d’expression qu’il reconnaît pour siens. [...] [C]es différenciations au plan de « l’enveloppe » du dire, apparaissent [...] comme essentielles dans le travail de production en soi d’une image, d’une identité, par le discours. (Authier-Revuz 1995: 345)

- 25 C’est cet habillage, cette identité donnée et représentée, dans et par le discours de l’un (le journaliste-vulgarisateur), au discours de l’autre (celui des spécialistes) que nous allons tenter de questionner maintenant.

II. Un terrain des opérations méta-énonciatives sous le signe de l’affrontement

- 26 Sur le terrain des opérations, où on voit d’abord apparaître la manière de dire autre, pointée par un « MM *barbare* », puis celle « de soi », un premier contexte se fait jour, avec une variante.

1.Y « MM *barbare* » E_0 X

- 27 Dans ce cas de figure, Y est suivi d’un « MM *barbare* » pouvant être renforcé par un verbe métalinguistique. Observons quelques exemples :

(1) Il y a deux mois jour pour jour, le 9 août, la haute finance internationale a compris qu’elle ne sortirait ni indemne ni de sitôt, de la crise déclenchée aux États-Unis par les défaillances enregistrées sur les subprime. Ce mot barbare désigne les crédits hypothécaires accordés outre-Atlantique à des ménages peu solvables et cédés à des investisseurs qui en supportent le risque. (Fig, 09/10/07)

(5) La France est-elle menacée de credit crunch ? L’expression est barbare, mais la question taraude bel et bien experts et autorités, qui redoutent les effets d’un resserrement de l’offre de prêts sur l’économie. (Expr, 10/12/08)

(6) Mardi 11 septembre, Moody's a indiqué qu’elle abaissera la note de la dette souveraine américaine de son maximum actuel AAA au niveau inférieur AA1, si le Congrès ne réduit pas drastiquement et selon un plan cohérent le ratio entre la dette publique et le produit intérieur brut (PIB) des États-Unis lors de sa session budgétaire de 2013. [...] Cette expression barbare désigne la menace qui pèsera dès la fin de l’année sur les foyers américains [...]. (LM, 13/09/12)

(7) Nicolas Sarkozy entrera-t-il dans l’histoire de France ? Difficile à dire, en pleine campagne pour un deuxième mandat. En tout cas, il aura marqué... la géographie du

pays. Armé de la RGPP, sigle barbare pour Révision générale des politiques publiques, il vient, en cinq ans, de modifier profondément la carte des services publics français. (*Expa*, 28/03/12)

- 28 Dans ces séquences, nous constatons tout d'abord que le *Y barbare* correspond à des termes anglo-saxons, en (1) et (5), à une notation appartenant au domaine de la finance en (6) et à un sigle en (7) renvoyant à une mesure. Placé en avant-poste sur la chaîne, le terme du discours autre est désigné comme forme linguistique (*sigle, expression*) ou comme dénomination (*nom*) inappropriée au discours en train de se faire, qui dissimule une réalité hostile et menaçante : en (1) – *ne sortirait ni indemne, ni de sitôt/défaillances* –, en (5) la France est menacée, en (6) il est également question de « menace qui pèse », en (7) *Y* est une arme pour Sarkozy. L'habillage de *Y*, désigné comme « barbare », met donc en place, en ce point, un terrain d'affrontement – de guerre ? – entre deux manières de dire (*Y* et *X*).
- 29 Il est possible également de voir comment change la coloration sémantique de « barbare » en fonction du terme qu'il qualifie, par le biais du mot métalinguistique qui pointe celui-ci, en même temps qu'il le tient à distance. Explicitement /étranger/ et /incompréhensible/ pour *subprime* et *credit crunch*, du fait de leur origine anglo-saxonne ; /totalement incompréhensible/ pour *AA1* et *RGPP*. Dans ce dernier cas, la présence de « sigle », attribué à N. Sarkozy, mot métalinguistique indiquant précisément la nature du terme pointé, ne fait que renforcer l'image de ce dernier qui constitue une « arme » dans le camp retranché de l'autre.
- 30 La métaphore de la guerre, très récurrente dans les discours sur l'économie (Guennoc 2009), va ici de pair avec la « barbarie » de la terminologie.

2. « MM barbare », $Y \stackrel{E}{\circ} X$

- 31 « MM barbare », avec ou sans verbe métalinguistique, peut précéder *Y*, ce qui tend à créer un effet de suspens et à renforcer davantage la mention du mot. Il fait alors office de « présentateur métalinguistique » (Authier-Revuz 2004: 50), ainsi dans les exemples suivants :

(8) Target 2, CDS, LTRO... Avec la crise, on nous abreuve de noms barbares. En voici un de plus : Bank Jog. Contraction de Bank et de Jogging, le Bank Jog consiste à vider, lentement mais sûrement, les dépôts du système bancaire d'un pays, afin de se protéger contre une éventuelle faillite. Le phénomène a déjà commencé en Grèce. (*Expa*, 01/06/12)

(9) Un "mini-événement" diplomatique, à moins de trois semaines d'un sommet du G8, les 17 et 18 juin, qui sera très largement consacré à la fiscalité et la lutte contre "la grande délinquance financière internationale". Baptisé du nom barbare de "convention sur l'assistance administrative mutuelle en matière fiscale", l'accord élaboré par l'OCDE qu'acceptent de signer ces douze pays – en sus des trois cités, l'Arabie Saoudite, l'Estonie, la Lettonie, la République slovaque, le Chili, le Salvador, le Belize, le Burkina Faso et le Nigeria – n'est, exprimé simplement, ni plus ni moins qu'un engagement à la plus grande transparence en matière fiscale. (*LM*, 29/05/13)

- 32 Dans ces exemples, l'énonciateur est aux prises avec des termes renvoyant à des mesures conçues pour se protéger contre la faillite en (8), et la fraude fiscale internationale en (9). Il construit son dispositif d'élucidation du sens par paliers successifs en faisant usage en (8) du métalangage, donnant des indications d'ordre lexicologique sur le mot-valise anglo-saxon *Bank Jog*. D'entrée de jeu, l'étrangeté du discours autre est mentionnée et renforcée par l'impact visuel que crée le

surmarquage : des deux points en (8) et des guillemets en (9). Le journaliste se montre en train de s'adonner à un dévoilement graduel qui s'apparente à un apprivoisement de la forme de l'autre.

- 33 En (8), comme en (7), le Y est présenté comme une arme dévoilée. L'exemple (9) est de plus assez emblématique d'un processus explicite de simplification et de généralisation, typique des discours de vulgarisation économique (Mortureux 1982: 56) : « Y [...] n'est, exprimé simplement, ni plus ni moins qu'un X [de soi] ».
- 34 C'est la nomination qui est pointée et taxée de « barbare », présentée, d'emblée, comme l'« enveloppe » qui voile la réalité. En procédant de cette manière, l'énonciateur joue sur le sémantisme « à géométrie variable » de « barbare » qui se charge graduellement des sens : /étrange/, /étranger/, /incompréhensible/, /inapproprié/, /incorrect/.

3. X « au/porte le MM *barbare* de » Y

- 35 Dans le mouvement centrifuge de la chaîne, qui va de soi (X) vers l'autre (Y), le mot de l'autre est placé au second plan. Les exemples du corpus appartenant à cette catégorie sont beaucoup moins nombreux que pour la catégorie précédente mais ils n'en sont pas moins révélateurs d'un rapport de l'énonciateur au dire de l'autre, particulier et différent. Ce rapport répond fondamentalement au schéma X, « au / porte le MM *barbare* de » Y, où « MM *barbare* » précède, et donc présente toujours, le Y de l'autre. Ici, l'énonciateur parle d'une chose avec ses propres mots et propose la nomination de l'autre de cette même chose, qualifiée préalablement de barbare :

(10) Le problème du chômage des jeunes ne date pas de la crise de 2008. Non, ce cancer qui touche 25,7 % des actifs de moins de 25 ans - un record - gangrène l'économie depuis près de quatre décennies. Raymond Barre est le premier chef de gouvernement à avoir lancé un plan d'urgence en faveur des jeunes. C'était en juillet 1977... Depuis, tous les premiers ministres y sont allés de leur dispositif au nom barbare (TUC, CES, CEC, emplois-jeunes, Civis, contrats-jeunes, emplois d'avenir...), assorti de milliards de subventions, pour faciliter l'insertion des 15-24 ans. En vain. (Fig, 26/04/13)

- 36 Contrairement à ce qui se passe dans les séquences précédemment analysées, l'énonciateur informe d'abord le destinataire de l'existence d'une réalité et puis de la, ou des, nominations (dont le « nom barbare » est pointé) allant avec (des sigles, entre autres). Comme nous pouvons le voir, avec l'emploi des parenthèses, le Y de l'autre est enceint en fin de chaîne, presque relégué à l'arrière plan.

- 37 La séquence (11), bien que plus complexe, répond au même fonctionnement :

(11) Avec l'amélioration lente, mais régulière, des indicateurs de l'économie aux Etats-Unis - emploi, immobilier, consommation... - le temps est-il venu, pour le Réserve fédérale (Fed, banque centrale américaine) de mettre fin à son injection systématique de liquidités (85 milliards de dollars par mois actuellement) pour aider la reprise à s'affermir ? [...] Ben Bernanke, a indiqué que cette politique serait maintenue. Portant le nom barbare d' "assouplissement quantitatif" ("quantitative easing"), celle-ci a été mise en œuvre quelques mois après l'accession de Barack Obama à la présidence. (LM, 23/05/13)

- 38 L'arrivée du Y de l'autre est préparée, annoncée d'abord par une information s'apparentant à une périphrase définitionnelle (« injection systématique de liquidités »), puis par une reprise de celle-ci (« cette politique ») suivie par l'ajout, pointé par « MM *barbare* », d'un Y à deux faces, une face française « assouplissement quantitatif », montrée car placée entre guillemets, et une face anglo-

saxonne, « quantitative easing », placée en bout de chaîne, entre guillemets elle aussi et entre parenthèses, comme une sorte de face cachée du Y de l'autre.

- 39 À travers « barbare », c'est la monstruosité des nominations qui est pointée : dans leur démultiplication en (10) – peut-être peut-on y voir l'idée d'invasion véhiculée par « barbare » –, dans leur duplicité en (11).
- 40 Le mouvement centrifuge de la chaîne discursive, orientée du X de l'un vers le Y de l'autre, où les mots du journaliste-vulgarisateur ont pour fonction de préparer l'arrivée du mot de l'autre, produit un discours plus pédagogique visant à apprendre les – nouvelles – dénominations, toutefois jugées inappropriées au discours en train de se faire, à travers le « MM *barbare* » (« *nom barbare* »). C'est donc bien, là encore, sur le mode de l'affrontement – apprivoisement – que s'ourdit la trame discursive : le mot de l'autre, comme la face cachée d'un Janus, est relégué à l'arrière-plan, s'y trouvant, par le jeu de la ponctuation (parenthèses, guillemets)¹⁶, braqué, aculé mais dans le même temps montré, exhibé. Le terme « barbare », identifié et montré comme tel, est comme repoussé à l'extrême limite de la chaîne – tel le barbare repoussé hors les murs – et participe pleinement de la construction de l'image de l'autre.
- 41 C'est une mise en scène discursive complexe qui se déploie, où se joue la relation conflictuelle – ou faussement conflictuelle ? – du journaliste-vulgarisateur avec les termes de l'autre qu'il s'emploie à sortir de leur sphère, pour donner à voir les réalités qu'ils recouvrent. Cette mise en scène passe par un bannissement de la terminologie (Mortureux 1982: 59), explicitement jugée comme inutilement opaque, et passe aussi de la vulgarisation à une forme de vulgarité (au sens étymologique du terme).
- 42 L'autre auquel le jargon technique et étranger est attribué, est toujours convoqué et désigné de manière plus ou moins précise. Dans les séquences parlant de la crise financière, la terminologie est renvoyée à des catégories un peu vagues (la finance, les experts, les autorités, les banques, « on »). Dans celles parlant des politiques économiques, ce sont les politiques (nommés : Sarkozy, les ministres), les institutions (Moody's, OCDE) et leurs dirigeants (nommés : Bernanke).

III. Le jeu exhibé du camouflage et du démasquage

1. Y, « sous/derrière le MM *barbare* se cache » X

- 43 Dans une grande majorité de cas, le Y de l'autre est explicitement présenté comme un habillage qui dissimule une réalité que l'énonciateur se charge de mettre au jour, avec ses mots. Il s'adonne alors à une opération explicite de démasquage du sens qu'occulte le signe de l'autre (« sous/derrière le Y de l'autre se cache ») :
- 44 - En (12) et (13), ce sont encore deux sigles (désignés comme *terme* et comme *sigle*) qui sont pointés en tant qu'ils recouvrent des réalités insidieuses et trompeuses :
- (12) Les opérations de LBO : derrière ce terme barbare se cachent les opérations de rachat d'entreprises réalisées avec l'effet de levier de la dette bancaire. L'acheteur paie son acquisition avec les ressources de son fonds et en empruntant auprès des banques. Juste avant la crise, les établissements bancaires pouvaient prêter jusqu'à 85 % du prix d'achat. (Fig, 08/04/09)
- (13) Clients et nouveaux entrants se sont alors retournés vers le gouvernement, le priant d'intervenir. C'est à ce moment-là que l'Etat français invente le... Tartam (tarif réglementé transitoire d'ajustement du marché). Sous ce sigle barbare se

cache la possibilité pour les audacieux ayant quitté EDF et ses tarifs réglementés d'en bénéficier à nouveau, la différence étant payée... par l'Etat ! (Expr, 08/06/2010)

- 45 - Dans les trois séquences suivantes, le Y de l'autre est montré dans toute son étrangeté presque monstrueuse qui dissimule une réalité tout aussi étrange et monstrueuse : un risque de contagion des subprimes en (14), une réalité tout aussi abrupte en (15) et un mécanisme redoutable en (16) :

(14) Où s'arrêtera la contagion ? C'est l'histoire d'une crise financière planétaire, dont personne n'avait anticipé ni l'ampleur ni l'impact. Sous le terme barbare de subprimes se cachent des crédits immobiliers gagés sur la valeur des biens acquis, accordés à des ménages modestes, principalement situés en Californie, en Floride et au Texas. (LM, 05/02/08)

(15) A priori, un PPRT, ça ne fait pas rêver. Derrière le sigle barbare se cache une réalité toute aussi abrupte. Le PPRT, pour plan de prévention des risques technologiques, doit organiser la cohabitation entre riverains et entreprises à risques. (LM, 14/04/12)

(16) C'était une promesse de campagne de François Hollande : stopper la "convergence tarifaire". Cette expression barbare cachait un mécanisme redoutable pour les hôpitaux : l'alignement progressif des tarifs auxquels l'Assurance-maladie les rémunère sur ceux, plus faibles, versés aux cliniques. Les hospitaliers, opposés à cette réforme, ont donc eu gain de cause. (Expa, 04/07/12)

- 46 Ce n'est sans doute pas un hasard si, dans la plupart des séquences – de (12) à (15) –, le mot métalinguistique utilisé est soit « terme », soit « sigle ». C'est donc bien l'extrême technicité de la terminologie qui est visée, mais le journaliste se représente comme celui qui débusque les réalités dangereuses insidieusement voilées par les mots de l'autre, qui correspondent, entre autres, à des mesures.
- 47 Nous avons pu observer qu'à l'intérieur de ce mouvement centripète, du Y de l'autre au X de l'un, l'étrangeté du mot de l'autre est mise sur le devant de la scène et explicitement pointée par la configuration discursive « sous/derrière le MM *barbare* se cache ». Celle-ci a pour fonction de tenir le mot de l'autre à distance, de le cantonner l'espace d'un instant dans sa monstruosité opaque et donc adverse, pour permettre à l'énonciateur de révéler la réalité qu'il recouvre, plus simple qu'il n'y paraît ou menaçante – « barbare » renvoie bien à l'image de la menace qui pèse. Dans tous les cas, le jeu de l'affrontement passe là aussi par un bannissement de la terminologie.
- 48 Le « sous/derrière le MM *barbare* se cache » crée une démarcation très nette entre deux sphères discursives : celle de l'énonciateur et celle de l'autre retranché derrière sa terminologie, renvoyant à ce que dit Krieg-Planque (2012: 80), pour qui l'énonciateur se livre à « une dénonciation des intentions des utilisateurs de cette terminologie, en tant qu'elle masque la réalité. ». Il s'opère également « l'expression d'une évaluation axiologique portant sur le locuteur : il s'agit de dénoncer ce qui, à travers les prises de parole, révèle une visée mensongère, manipulatrice, falsificatrice, trompeuse ou perverse ».

2. X, « camouflé sous le MM *barbare* de » Y

- 49 Dans le mouvement inverse, X-Y, nous trouvons également (une seule occurrence) l'expression explicite de la dissimulation :

(17) D'une manière générale, dans la conjoncture actuelle, toute mesure tendant à accroître la consommation sans accroissement préalable de la production est sujette à caution car elle risque d'entraîner une dégradation automatique du déficit

extérieur, compte tenu de la faible compétitivité de la production nationale par rapport aux importations. De même, toute mesure tendant à améliorer le déficit public par augmentation des impôts, même camouflée sous le terme barbare de « rabotage des niches » est sujette à caution car elle risque d'avoir un effet néfaste sur la compétitivité de l'entreprise "France" et donc sur notre solde extérieur. (Echos, 09/12/11)

- 50 L'énonciateur parle là aussi d'une chose avec ses propres mots et en pointe, tenu à distance par le MM *barbare* et des guillemets, l'habillage technique. Comme dans les exemples correspondant au mouvement Y, « sous/derrière le MM *barbare* se cache » X, il s'agit là encore de débusquer la réalité néfaste qui se niche, sans jeu de... terme, derrière le Y de l'autre. (17) est un exemple assez emblématique où l'altérité du terme, terme désigné comme tel, est pointée en tant qu'elle est un obstacle à la compréhension et à la juste perception du réel. Le journaliste se montre comme celui qui n'est pas dupe.

3. X, « que l'autre habille du MM *barbare* » Y

- 51 Nous terminerons sur une séquence – la seule du corpus – où l'autre est cette fois pointé en tant que dissimulateur, avec son terme barbare, de la réalité. Et ce sont précisément les « économistes » qui y sont visés :

(18) Un cadre mis dans la confiance par son patron pénètre de fait le cercle des puissants. Dans une entreprise, le secret fait donc le liant. Mais aussi le vivant : il permet de s'adapter à la réalité d'un marché entouré de mystère, aux ruses de ses ténébreux concurrents. Les valeurs intangibles du bien et du mal figent, le sens du relatif assure au contraire la plasticité nécessaire aux entreprises pour s'ajuster à leur environnement. Même Mao suggérait de "corriger la vérité d'après la pratique". Plus prosaïques, les économistes habillent l'inévitable opacité des affaires d'une formule barbare : l'asymétrie d'information. (Expa, 05/06/13)

- 52 L'énonciateur est celui qui, polémiqument, sait de quel habillage tels spécialistes revêtent telle réalité avec leurs dénominations. Le MM *barbare*, « *formule barbare* » – telle une formule magique... ou mathématique –, renforcé par l'adjectif « prosaïques » référé aux économistes, connote très négativement la séquence qui débouche sur le Y de l'autre présenté comme un euphémisme. À travers la dénonciation de l'opacité et de l'hypocrisie du jargon des économistes, ce qui transparait ici, c'est toute la question du retranchement des économistes derrière leur langage incompréhensible et falsificateur.

Conclusion

- 53 « MM *barbare* », point focal de l'hétérogène à l'œuvre dans le discours, participe de la construction d'une mise en scène à travers laquelle c'est clairement une opération de dénonciation qui est menée, de la part du journaliste-vulgarisateur, des « projets portés par l'Autre ou qui sont portés à travers lui » (Krieg-Planque 2012: 80), *i. e.* de l'inutile opacité du jargon économique faisant obstacle à la compréhension. Dans cette opération, *barbare*, composant de commentaires méta-énonciatifs prenant comme objet les termes du discours de l'autre, participe pleinement – par un effet de projection de sa mémoire discursive (étranger, incompréhensible, inapproprié, envahissant, menaçant) sur le mot métalinguistique qu'il qualifie et, au-delà, sur le terme pointé – de la construction d'une guerre simulée contre la terminologie qui, comme le dit B.

Maris cité plus haut, « terrorise » (2003: 13). Néanmoins, passée au crible sémantique de *barbare*, dans un mouvement explicatif allant du terme vers sa reformulation (Y-X), où c'est le pittoresque informatif qui prévaut et non pas le geste pédagogique, la terminologie, objet à la fois de répulsion et de fascination, finit par revêtir un « rôle mythique » (Jurdant 1970). *Barbare* a d'ailleurs possédé un temps le sens laudatif de « somptueux », « magnifique »¹⁷ et de « sophistiqué » (Cassin 2016: 53). À trop vouloir en abuser, il ne faudrait pas que « MM *barbare* » se transforme en une arme discursive de lutte contre la terminologie opaque à double tranchant pour le journaliste-vulgarisateur qui se doit d'expliquer pédagogiquement, par un travail de « traduction » du « jargon » des économistes, les faits de la crise. Car, comme le dit le philosophe P. Zaoui, *barbare* finit par « faire écran à toute intelligence précise de l'ennemi qu'exige toute situation de guerre » (2015).

BIBLIOGRAPHIE

- Allignol C., Vargas É. (2012). Crise financière et langue de spécialité : les mots des maux ou le dire d'une nécessaire vulgarisation. *ILCEA* [En ligne], 15. URL : <http://ilcea.revues.org/index1177.html>.
- Authier J. (1982). La mise en scène de la communication dans des discours de vulgarisation scientifique. *Langue Française* 53. 34-47.
- Authier-Revuz J. (1995). *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*. Paris : Larousse.
- Authier-Revuz J. (2000). Deux mots pour une chose : trajets de non-coïncidence. In *Répétition, altération, reformulation*. Besançon : Presses Universitaires Franc-Comtoises. 37-61.
- Authier-Revuz J. (2003). Le fait autonymique : Langage, langue, discours – Quelques repères. In J. Authier-Revuz, M. Doury, S. Reboul-Touré (éds), *Parler des mots. Le Fait autonymique en discours*. Paris : PSN. 67-95.
- Authier-Revuz J. (2004). La représentation du discours autre : Un champ multiplement hétérogène. In Lopez Muñoz J. M., Marnette S. et Rosier L. (éds), *Le discours rapporté dans tous ses états* Paris : L'Harmattan. 35-53.
- Batifoulier P. et al. (2015). *À quoi servent les économistes s'ils disent tous la même chose ?* Paris : Les Liens qui Libèrent.
- Cassin B. (2016). *Éloge de la traduction. Compliquer l'universel*. Paris : Fayard.
- Duval J. (2000). Concessions et conversions à l'économie. Le journalisme économique en France depuis les années 80. *Actes de la recherche en sciences sociales* 131-132. 56-75.
- Duval J. (2004). *Critique de la raison journalistique – Les transformations de la presse économique en France*. Paris : Seuil.
- Chauvier É. (2009). *La crise commence où finit le langage*. Paris : Allia.
- Courtine J.-J. (1981). Quelques problèmes théoriques et méthodologiques en analyse du discours, à propos du discours communiste adressé aux chrétiens. *Langages* 62. 9-129.

- Flouzat Osmont D'Amilly D., Pelé M. (2000). La langue de l'économie. In Antoine G. et Cerquiglini B., *Histoire de la langue française 1945-2000*. Paris : CNRS Editions. 491-501.
- Guennoc J.-F. (2009). La crise : une "métaphore vive" – La doxa du discours éditorial. *Communication & Langages* 162, « Ecrire la crise. Poétique d'un être médiatique ». 75-89.
- Guesnerie R. (2001). L'économie, discipline au sein des sciences sociales ? *Revue économique*, 5/52. 1055-1063. URL: <http://www.cairn.info/revue-economique-2001-5-page-1055.htm>.
- Jacquillat B., Levy-Garboua V. (2009). *Les 100 mots de la crise financière*. Paris : PUF.
- Janot P. (2014). *Les discours de vulgarisation économique à l'heure de la crise financière internationale : le journaliste à l'épreuve de la reformulation des termes*. Roma : Aracne.
- Jurdant B. (1970). *Le rôle mythique des termes scientifiques dans la vulgarisation scientifique*. Strasbourg : Conseil de l'Europe.
- Krieg-Planque A. (2012). La 'novlangue' : une langue imaginaire au service de la critique du 'discours autre'. In Branca-Rosoff S. et al., *L'hétérogène à l'œuvre dans la langue et les discours. Hommage à Jacqueline Authier-Revuz*. Limoges : Editions Lambert-Lucas. 69-83.
- Lejeune P. (2005). *Discours d'experts en économie : Des notes de conjoncture de l'Insee à la rubrique économique du Monde*. Limoges : Lambert-Lucas.
- Lévi-Strauss C. (1961). *Race et histoire*. Paris : Gonthier-Médiations.
- Maris B. (2003). *Lettre ouverte aux gourous de l'économie qui nous prennent pour des imbéciles*. Paris : Editions Albin Michel.
- Maris B. (2016 (2014)). *Houellebecq économiste*. Paris : Flammarion, Champs Essais.
- Moirand S. (2007). *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*. Paris : PUF.
- Mortureux M.-F. (1982). Paraphrase et métalangage dans le discours de vulgarisation. *Langue française* 53. 48-61.
- Reboul-Touré S. (2004). Ecrire la vulgarisation scientifique aujourd'hui. *Actes du colloque Sciences, Médias et Société*, 15-17 juin 2004, Lyon, ENS-LSH. 195-212.
- Rey-Debove J., Rey A. (éds) (2015). *Le Petit Robert*. Paris : Le Robert.
- Riutort P. (2000). Le journalisme au service de l'économie. Les conditions d'émergence de l'information économique en France à partir des années 50. *Actes de la recherche en sciences sociales* 131-132. 41-55.
- Steuckardt A., Honoré J.-P. (2006). L'emprunt et sa glose – Présentation. *Mots* 82. 5-8.
- Temmar M., Angermuller J., Lebaron F. (éds) (2013). Introduction. In *Les discours sur l'économie*. Paris : PUF. 5-12.
- Zaoui P. (2015). Le triple embarras du mot "barbare". *Libération* 17/11/15, http://www.liberation.fr/france/2015/11/17/le-triple-embarras-du-mot-barbare_1414134

NOTES

1. Formulation plus précise proposée par Temmar *et al.* (2013: 5) qui renvoie aux discours produits par des « acteurs sociaux », parmi lesquels nous rangeons les journalistes économiques, et par les économistes.

2. « [...] la langue économique contemporaine se caractérise par deux tendances essentielles : le recours à l'expression mathématique et l'influence de la langue anglaise » (Flouzat, Pelé 2000: 499).
3. Nous ne développerons pas la thèse, soutenue par bon nombre d'analystes des discours journalistiques sur l'économie, selon laquelle ces derniers n'atteindraient pas, malgré les apparences, à une véritable transmission des savoirs économiques. Nous renvoyons pour cela à Riutort (2000), Duval (2000, 2004), Lejeune (2005), Janot (2014).
4. Déclenchée par la crise des subprimes aux Etats-Unis en juillet/août 2007 (Jacquillat, Levy-Garboua 2009).
5. « [...] nous vivons dans un monde où les questions économiques s'imposent à nous [...]. En témoigne ce que les instituts de sondage nomment les « préoccupations principales des Français ». Sur une liste de seize items, sept relèvent, en effet, prioritairement de l'économie et cumulent deux tiers des réponses. Il s'agit de la crise financière, du chômage, des déficits publics, du pouvoir d'achat, des impôts, des retraites et du logement. Les premiers sont d'ailleurs, de loin, les plus importants aux yeux des Français. » (Batifoulier *et al.* 2015: 7).
6. « [Si] la vulgarisation scientifique, technique ou la médiation culturelle [...] constituent un outil utile, nécessaire, voire indispensable pour le chercheur, le concepteur ou l'artiste tenant à populariser ses recherches et à se faire connaître, il est quasiment certain que le monde de la finance – spécialiste du domaine – ne tenait pas à divulguer ses données et ses modes de fonctionnement, bref à vulgariser au moment de la crise » (Allignol, Vargas 2012: 9).
7. Où l'« ailleurs » ne saurait se réduire à une aire géographique, nous allons le voir.
8. Ce que, reprenant une expression forgée par Steuckardt et Honoré (2006: 6) pour désigner les gloses explicatives, nous avons appelé ailleurs « escorte métalinguistique » (Janot 2014).
9. De loin le plus couramment utilisé et que nous pouvons voir à l'œuvre dans cette brève séquence tirée de *L'Expansion* : « [...] Deuxième faiblesse française, "l'efficacité du marché des biens". Derrière ce jargon d'économiste, un constat simple. Les monopoles ou quasi monopoles ont la vie dure en France » (05/09/12).
10. Choisis par la présentatrice de l'émission proposée par la chaîne internationale France24, « Le gros mot de l'éco », pour qualifier le langage des économistes mais aussi celui des journalistes économiques : « Bonjour et bienvenue dans le gros mot de l'éco ou comment comprendre le charabia des économistes et autres journalistes spécialisés (*La déflation sous toutes ses coutures*, 24/02/16) ; « Bonjour et bienvenue dans le gros mot de l'éco ou comment comprendre le sabir des économistes et autres journalistes spécialisés » (*Brent, de la mer du Nord au prix du brut*, 03/06/16). Disponibles sur : <http://www.france24.com/fr/emissions/le-gros-mot-eco/>.
11. Expression la plus souvent utilisée par les médias pour désigner les termes de la crise.
12. <https://global-factiva-com.px.units.it>.
13. À titre indicatif, les occurrences d'« obscur » et « abscons » sont respectivement les suivantes : « C'est à une tâche ardue que s'attaque le gouvernement : la révision des valeurs locatives. Derrière ce terme obscur se cache une réforme aux conséquences très concrètes. Car les taxes foncières et la taxe d'habitation sont le résultat des bases locatives - déterminées par l'administration - multipliées par des taux d'imposition - votés par les élus locaux. (*Le Figaro*, 24/09/10) ; « L'administration fiscale est sans doute l'une des moins aimées des Français et celle qui suscite la plus grande méfiance. Pourtant, elle ne ménage pas ses efforts pour tenter d'aplanir les angles et apparaître mieux à l'écoute de contribuables, de plus en plus déçus par la complexité croissante des textes. Pour cela, elle a une arme au nom abscons : le rescrit fiscal. [...] Le principe du rescrit fiscal est simple : plutôt que d'attendre de voir débarquer contrôleurs et autres vérificateurs fiscaux, les usagers (particuliers, professionnels, collectivités locales...) sont invités à se tourner vers l'administration pour lui demander d'exprimer sa position face à une situation précise. » (*Les Echos*, 22/11/07) ; « Qu'ont-ils donc fait, cette fois ? Derrière le sigle un peu abscons - Libor pour London interbank offered rate - se cache un indice censé refléter le taux

auquel les banques se prêtent entre elles. Il sert de base pour certains prêts aux ménages et aux entreprises » (*L'Expansion*, 27/07/12).

14. Au sens où cet afflux de termes a provoqué un « pic de reformulation » (Janot 2014: 13) qui semble être le signe d'une réactivation de cette « mission pédagogique » que le journalisme économique a possédé un temps (Riutort 2000 ; Duval 2000, 2004), et qui vise à une acculturation économique du public.

15. De même qu'avec *obscur* et *abscons*. Les mots métalinguistiques sont présentés ici par ordre de récurrence.

16. Dans les séquences analysées, le surmarquage passe essentiellement à travers l'emploi des guillemets (associés à de l'italique en (9) pour indiquer du discours rapporté). Il est toutefois possible que certaines marques comme l'italique ou la mise en gras aient été perdues dans le passage de la version informatique des articles au format Factiva.

17. *Trésor de la langue française* (TLF) : <http://cnrtl.fr/definition/barbare>.

RÉSUMÉS

Avec la crise financière internationale, des termes, anglo-saxons pour la plupart, ont été propulsés sur le devant de la scène médiatique, obligeant les journalistes à un effort de vulgarisation, par le biais de stratégies explicatives de ces jargons incompréhensibles que constituent, pour le grand public, les terminologies. En ces lieux d'émergence, sur la chaîne discursive, de « mots venus d'ailleurs », points de rencontre entre l'énonciateur (le journaliste-vulgarisateur) et les mots « de l'autre » (les termes des économistes), viennent se glisser des commentaires métalinguistiques évaluatifs du type « Derrière ce nom barbare se cache... », « Connu sous le terme barbare de... », « Ce sigle barbare désigne... ». C'est sur cette « barbarie du terme », altérité explicitement pointée, que cette contribution entend se pencher, à travers la description des dispositifs de reformulation des termes à l'intérieur desquels l'épithète « barbare » est mobilisée, et l'analyse de la fonction discursive de cette dernière.

With the international financial crisis (2008), a series of primarily Anglo-Saxon terms began to be propelled to the forefront of the media. Journalists/commentators were thus forced to try to gloss and 'popularise' a highly specialised jargon that was incomprehensible for most of their audiences. Along the discursive chain of these 'words from elsewhere', which constituted the interface between the enunciator (journalist-divulgator) and the language of 'the Other' (the specialised economic terminology), a metalinguistic, evaluative commentary began to insinuate itself, e.g.: 'Hidden behind this barbaric term...', 'known by the barbaric term of...', 'this barbaric sigla designates...', etc. The present article examines the use of 'barbaric' as conferring a specific alterity to the terminology in question. It will do so by examining how terms defined or characterised in this way are specifically reformulated, and by analysing the discursive function of this characterisation.

INDEX

Mots-clés : discours économique, terminologie, journaliste-vulgarisateur, barbare, autonymie

Keywords : economic discourse, terminology, journalist-divulgator, barbaric, autonymy

AUTEUR

PASCALE JANOT

IUSLIT, Université de Trieste (Italie)